

À propos du roman *Oncle Abraham vit toujours ici*
d'Elena Houzouri
Traduction du grec par Simone Taillefer

2011, Tel Aviv.

Grand-mère Louna vient de mourir. Elle a légué à sa petite-fille Aliza sa « boîte secrète du tiroir secret » qui recèle trois photographies révélant trois personnages inconnus, trois dates et des inscriptions en trois langues : en ladino, le judéo-espagnol ancestral que grand-mère Louna parlait enfant à Salonique et dans laquelle elle avait bercé Aliza, chanté, cuisiné pour elle ; en grec qu'Aliza possède imparfaitement et qu'elle s'est mise à étudier de manière intensive depuis le décès de sa grand-mère ; en français aussi.

Lui remontent de graves et énigmatiques reproches qu'Aliza a entendu jadis proférer par Nora, sa mère, à l'encontre de grand-mère Louna, sa propre mère.

Sur la vie d'avant de grand-mère Louna, un grand silence.

Aliza veut savoir.

Sa quête de savoir va la lancer, jusqu'aux limites du possible, de Tel Aviv à Thessalonique sur les traces de sa famille maternelle, de la vie dans l'entre-deux guerres des Juifs de « la Jérusalem des Balkans », Salonique - comme la ville était nommée autrefois -, de leur destin et de l'extermination de 97-98 % d'entre eux sous la férule de l'occupant nazi en 1943-1944.

Toutefois, l'enquête débutera dans le secret de son entourage sous le couvert d'une recherche universitaire sur Abraham Benaroya - « oncle Abraham » - , le fondateur en 1909 de la Fédération socialiste ouvrière, à prédominance juive, mais associant des travailleurs turcs, grecs et bulgares, et qui va jouer un rôle important dans les origines du mouvement ouvrier (socialiste et communiste) grec.

Abraham Benaroya survivra à la Shoah et émigrera en Israël après la guerre.

Aliza, c'est Elena Houzouri !

C'est l'auteur elle-même qui l'affirme. Elena Houzouri voulait savoir ! Et cette pulsion revient de loin. De sa petite enfance à Thessalonique jusqu'à ses dix ans, dit-elle. Elena Houzouri se souvient que toute petite, elle avait environ quatre ans, lors d'une promenade aux abords de l'Université, sa mère lui avait raconté que le bâtiment était édifié sur l'ancien cimetière juif...

Lors de notre belle rencontre à Athènes en juin 2019, Elena Houzouri a évoqué avec simplicité sa honte, sa colère, le silence assourdissant recouvrant Salonique, car « les Juifs grecs avaient disparu de la mémoire collective grecque jusqu'à la fin des années 1990 », renseigne l'historienne spécialiste de l'histoire des Juifs de Grèce, Reyna Molho, laquelle a rédigé la préface de *Oncle Abraham vit toujours ici*.

À l'arrivée des nazis le 9 avril 1941, 54 000 Juifs vivaient à Thessalonique, soit 4 habitants sur 10. En 1945, seuls 1900 environ avaient survécu.

Ils sont actuellement autour de 1000 sur une population d'un peu plus d'1 million habitants (données de 2017).

Au début du XXe siècle, Salonique est une ville multiethnique qui compte environ 120 000 habitants, dont 80 000 Juifs, 15 000 Turcs, 15 000 Grecs, 5 000 Bulgares et 5 000 Occidentaux. C'est une des plus grandes villes et des plus modernes de l'Empire ottoman, ainsi qu'un de ses plus grands ports.

En 1912, après 450 ans de domination turque, Salonique devient Thessalonique et grecque à nouveau. La majorité des Juifs de Salonique sont des Séfarades, leurs ascendants venant d'Espagne dont ils avaient été expulsés en 1492, accueillis et protégés dans l'Empire ottoman.

Selon Anastasio Karababas, « l'État hellène voit plutôt d'un bon œil la présence juive. Ils [les Juifs] obtiennent très vite la citoyenneté et sont autorisés à travailler le dimanche. [...] Néanmoins, la population chrétienne n'est pas aussi tolérante. Les Juifs, protégés pendant quatre siècles par l'administration ottomane sont considérés par certains comme des traîtres. De plus, la communauté a le monopole sur les secteurs clés de l'économie. L'incendie criminel du 18 août 1917 montre l'hostilité de la population à leur égard. Un tiers de la ville est brûlée. 50 000 Juifs se retrouvent dans la rue », (CRIF n°51, 2018).

L'incendie montre aussi la duplicité de l'administration grecque qui en profite, dans la reconstruction, pour restructurer l'organisation spatiale de la ville et excentrer les Juifs.

Suite à la catastrophe de Smyrne en 1922 - massacres et expulsion des Grecs par les Turcs -, le traité de Lausanne (1923) oblige à un transfert de populations entre les deux pays, ce qui va modifier le tissu ethnique, religieux et social de chacun d'eux. L'hellénisation des réfugiés, Chrétiens venus d'Asie mineure et du Pont-Euxin (bord de la mer Noire), aura des conséquences directes dans la Thessalonique de l'entre-deux-guerres en terme d'antisémitisme. En 1931, 500 familles se retrouveront sans abri suite à l'incendie criminel – le pogrom selon Reyna Molho - du quartier Campbell où résidaient majoritairement des Juifs. Les coupables seront acquittés.

Avec *Oncle Abraham vit toujours ici*, « l'auteur s'oppose au meurtre de la mémoire programmé par l'histoire officielle », écrit Reyna Molho dans sa préface.

Le roman, qui est le premier sur ce sujet, a paru en Grèce en 2016 et a reçu le prix de la revue littéraire grecque Klepsydra.

Elena Houzouri acquiesce qu'il a été très difficile à écrire et qu'elle commence seulement maintenant à s'en dégager émotionnellement.

D'aucuns pourront s'étonner, voire s'offusquer de ce qu'elle a écrit une fiction littéraire. Pourtant, relève Reyna Molho : « des romans comme *Oncle Abraham vit toujours ici* sont des œuvres littéraires au service de la prise de conscience historique ». Et l'historienne ponctue son propos en conseillant le livre d'Elena Houzouri « à tous ceux qui choisissent la littérature pour comprendre ce qui est inconcevable dans l'Histoire ».

L'œuvre littéraire, surtout quand elle se met au service de l'Histoire sans se déjuger, quand le propos ne cède en rien à la forme, est ainsi une des voies privilégiées permettant au lecteur de comprendre – au sens étymologique du terme de prendre avec (soi)-, l'histoire racontée comme si c'était la vie réelle.

Elena Houzouri y réussit magistralement :

Une documentation très fouillée, rigoureuse : événements historiques, lieux, personnages importants, coutumes, traditions religieuses, culinaires, us et coutumes de la vie quotidienne, noms et patronymes, langues – grec et ladino, œuvres culturelles, artistiques, littéraires, musicales.

Un rythme haletant, effréné.

Le texte, comme animé par l'objectif d'une caméra, tantôt zoomant, se tenant davantage à distance ou bien encore suscitant un point de vue grand angle ; et traversé par une très grande sensibilité aux émotions, aux ressentis, à la sensorialité : la vie intérieure des personnages y est particulièrement soignée.

Couleurs, tissus, jeux, recettes etc., tous les sens - vue, ouïe, odorat, goût, toucher - sont exaltés.

Une palette variée de sentiments et d'événements marquant l'avant et l'après prend une dimension fondatrice appuyée par des accents poétiques ou lyriques : l'amour entre les deux jeunes gens, par

exemple, est transcendé par un passage du *Cantique des cantiques* ; un extrait de l'Exode de l'ancien Testament interroge le rapport à Dieu au moment de la grande rafle.

Les dialogues, les discours intérieurs restituent de manière très claire et approfondie les dilemmes, les choix, que les différents personnages ont à affronter, révélant par-delà les victimes, les Résistants, les témoins, les Justes et les salauds.

Une position du narrateur très particulière en troisième partie du roman intervenant comme personnage à part entière et s'exprimant à la première personne face à l'insoutenable.

La réalité, regardée droit dans les yeux, sans fard et sans concession pour amadouer ou séduire le lecteur... Jusqu'au bouquet final.

Dès la deuxième page, Elena Houzouri jette le lecteur dans la fosse et son héroïne Aliza dans le bain de la profanation du monument de l'Holocauste comme quasi premier contact avec la Thessalonique de 2012, celle d'aujourd'hui. Avec ces *ombres* treize fois énoncées, à l'instar de l'oracle antique de Delphes, nous sommes d'emblée avertis que « la bête immonde » n'est pas morte et que nous devons, à un moment donné ou à un autre, entrer dans un monde de ténèbres et regarder nous aussi la réalité en face.

Les répétitions soulignent une spécificité de l'écriture grecque, informe Simone Taillefer, dont la traduction en français restitue pleinement la force et les multiples nuances du texte grec et qui est aussi l'éditrice française du roman : elle a créé sa maison d'édition associative, les Editions Monemvassia, pour promouvoir les auteurs grecs contemporains.

À la recherche d'ouvrages grecs à traduire, Simone Taillefer croise par hasard en la personne d'une pharmacienne de Kozani, une ville en Grèce du Nord où elle séjourne, une autre passionnée de littérature, qui a glissé *Oncle Abraham vit toujours ici* dans sa liste des huit titres proposés. «Ça a été un choc à la première lecture !», se souvient Simone Taillefer, qui est très reconnaissante envers cette pharmacienne ! « je ne savais rien des Juifs de Grèce » ! Pourtant, elle s'était toujours intéressée à l'Histoire et avait déjà beaucoup lu et vu sur le nazisme. Et pour cause ! Jusqu'aux années 2000, m'avait rappelée Elena Houzouri, ce pan de l'histoire était totalement occulté.

De plus, après la deuxième Guerre mondiale, la Grèce a été le théâtre d'une terrible guerre civile qui a duré cinq ans. « Et comme beaucoup de communistes avaient rejoint la Résistance à l'occupant nazi, pendant bien des années après la guerre, on se cachait encore d'avoir été Résistant », m'a expliqué Simone Taillefer.

La structure et le style du roman mettent effectivement au travail le rapport à la Mémoire et au Temps. Trois époques et trois genres narratifs différents pour chacune des parties du livre, m'a fait remarquer Elena Houzouri : la Thessalonique « du passé heureux dans l'entre-deux guerres mais où les nuages s'amoncellent » selon la présentation de Simone Taillefer, est évoquée dans un style foisonnant et vibrant : y sont exposés tous les ingrédients du bonheur et du sentiment d'appartenance, mais aussi ceux qui interdisent la béatitude et la naïveté, ceux qui inquiètent et qui angoissent.

Dès les premières pages du livre, l'auteur analyse en fin psychologue l'émergence de la peur comme un sentiment déjà là depuis toujours sans avoir été éprouvé : peur d'Aliza ; peur de Monsieur Jacob après le pogrom de Campbell (1931) : « cette sorte de peur qu'il sentait monter de très loin, d'un passé où lui et les siens n'avaient pas vécu. Un temps-mémoire, pourrait-on dire, si l'on voulait employer une expression plus savante », (p.55).

Dans la deuxième partie, le récit concernant l'occupation nazie et la Résistance est comme haché, construit en instantanés, reflétant les vies fracassées des personnages où pensées, souvenirs, sensations, émotions sont bousculés. Il rend compte de la mémoire traumatique de Louna, faite d'incursions intempestives du passé dans le présent - les flashbacks -, images mentales récurrentes, intrusives, très justes du point de vue psychologique.

Pour Reyna Molho, les glissements passé-présent révèlent aussi le présent actuel problématique de la ville.

Dans la troisième partie qui voit l'aboutissement de l'enquête, l'auteur confère à son héroïne Aliza les outils de la modernité – enregistrements, mails – pour transcrire et transmettre les témoignages présents et passés, écrits et oraux des personnages clés, ainsi que des dialogues. Chaque personnage parle en son nom, à la première personne, y compris le narrateur !

Tout au long du texte, l'emploi pour la narration de caractères ordinaires ou italiques permet de distinguer entre l'ici et maintenant et l'actualisation de la Mémoire et du discours intérieur.

Lire, rencontrer des survivants, des historiens, le fils d'Abraham Benaroya et bien d'autres personnes : les remerciements en fin de l'ouvrage en témoignent, il a fallu un an de préparation à Elena Houzouri pour s'immerger dans la multiplicité des dimensions de son sujet.

Reyna Molho ajoute : « Cependant, le récit tumultueux de Houzouri ne pourrait prendre corps si l'auteur n'avait pas étudié, comme elle l'a fait, la bibliographie dans laquelle je reconnais entre autres, mes propres travaux mis particulièrement en valeur. [...] mais [il] donne aussi une image vivante de la vie de tous les jours. [...] Son approche apparaît dans chaque scène, chaque caractère, à chaque stade du récit où Thessalonique et le monde de l'entre-deux guerres revivent à la perfection » (p.9).

Approche aussi fouillée et juste pour évoquer le passé multiculturel conflictuel de la ville et de sa région, la Macédoine, le destin des Juifs sous l'occupation, la Montagne, c'est-à-dire la Résistance grecque ou la problématique du traumatisme des survivants des première, deuxième et troisième génération. À aucun moment, en effet, le lecteur ne ressent comme artificielles les très nombreuses références historiques et culturelles qui constituent la trame extrêmement vivante de l'intrigue ; de même, le large éventail des personnages permet au lecteur d'embrasser les questionnements, positionnements et dilemmes induits par les situations et les événements du récit. L'amour et l'engagement risqué sont-ils compatibles ? Rester ou fuir ? Abandonner les vieux parents ? Simone Taillefer a été particulièrement touchée par ces dilemmes essentiels que Elena Houzouri nous donne à penser. Qui est un héros ? Le Résistant parti dans la Montagne ou plus encore celui qui se sacrifie pour ne pas abandonner ses parents âgés ?

« Les Juifs de Houzouri », commente Reyna Molkho, « sont comme dans la réalité : des Grecs ordinaires et des gens normaux qui évoluent dans la même société », (p.9).

Ils ont été abandonnés ou trahis, pas seulement par l'administration grecque, par des bandes fascistes comme les Trois Epsilon et par les nazis, mais aussi par des concitoyens, des voisins ou des proches, « par intérêt, par haine ou par racisme ». Des concitoyens, des voisins ou des proches, parmi lesquels des réfugiés pauvres, des nouveaux-venus qui avaient peur d'être chassés à nouveau...

Un tabou est brisé : tout un chacun peut être mu par l'envie, la jalousie ou l'intérêt, même un proche, même un réfugié pauvre.

Qu'est-il advenu des Juifs survivants revenus à Thessalonique après la guerre ? « Ils sont devenus des réfugiés indésirables après la spoliation irréversible et le pillage de leurs maisons et de leurs biens par l'occupant et ses collaborateurs, mais aussi parfois par leurs voisins », (p.11).

Les survivants n'en ont pas fini avec la Shoah après la Libération : un autre tabou que Elena Houzouri ose secouer.

J'ai appris par elle l'opiniâtre travail de dévoilement et de sortie du déni effectué par le maire Yannis Boutaris (2010 – 2019) afin de (ré) inscrire la mémoire des Juifs de Thessalonique dans l'histoire de la ville.

Le 31 janvier 2018, Yannis Boutaris prononçait ces paroles si fortes : « La municipalité de Thessalonique est de plus en plus consciente du poids de l'Histoire que la ville doit soulever. Maintenant que les survivants nous quittent et que le relais de la mémoire est passé à nous tous, la municipalité entend continuer à transformer le silence en parole, parole de consolation, mais aussi

parole de courage. Nous voulons que le réaménagement de la Place de la Liberté avec le Musée de l'Holocauste soit le nouvel axe monumental de la ville, le début et la fin du grand voyage multiculturel, chrétien, musulman et juif de Thessalonique ».

Non sans avoir d'abord rappelé : « Qui a déploré en 1945 leurs voisins disparus ? Quels monuments ont été mis en place ? Quelles cérémonies ont été faites ? Seule la communauté, détruite et dévastée, a lutté pour reconstituer son existence et pleurer ses morts. La ville, la société, le pays tout entier sont restés indifférents. Ils se sont cachés derrière leur petit doigt. Ils ont prétendu qu'ils ne savaient pas ce qui s'était passé, qui l'avait fait, qui avait collaboré, qui avait protégé quand d'autres, et ils étaient nombreux, brisaient, brûlaient, volaient, occupaient l'espace et les possessions des nombreux absents et des rares présents ».

À l'initiative de Yannis Boutaris, l'organisation d'une marche mémorielle annuelle à la mi-mars depuis 2013, le réaménagement de lieux symboliques dans la ville, l'édification du musée de l'Holocauste qui ouvrira ses portes en 2020.

La colère et la honte auront-elles suffi à insuffler un tel courage et à conduire à l'écriture d'un roman tel que *Oncle Abraham vit toujours ici* ? Je ne le crois pas. Il y aura fallu un travail colossal, une empathie véritable, une grande force d'âme. Elena Houzouri a cette force. Et beaucoup beaucoup de talent.

Michèle Grinstin
28 août 2019

Ο θειος Αβρααμ μενει παντα εδω, Ελενα Χουζουρι
Σ. Πατακис κ. Ε. Χουζουρι, Αθηνα, 2016
Oncle Abraham vit toujours ici, Elèna Houzouri
Traduction Simone Taillefer
Editions Monemvassia, 2018.

[Pour une autre contribution](#)
[Retour à la page d'accueil](#)

